L'Iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LA COLOMBE (suite et fin[1]). La Tourterelle, La Corneille, Le Corbeau.

VII. — LA COLOMBE DE L'ARCHE.

Chacun connaît dès l'enfance, le rôle de la colombe dans l'histoire du Déluge qui montre cet oiseau annonçant à Noé, par l'apport du rameau d'olivier, la retraite des eaux di1uviennes et l'arrêt du fléau de la colère divine[2]. De là l'idée tout naturellement venue, chez les Chrétiens et les Juifs d'abord, de faire de l'olivier l'emblème de la paix, et de la colombe la messagère allégorique de la paix. Par eux-mêmes, du reste, ces deux emblèmes possèdent de parfaites qualités symboliques : l'olivier produit l'huile douce et lénitive qui apaise les rudesses, qui modère ou calme les souffrances ; et la colombe est l'oiseau paisible et doux plus que tous autres, le messager rapide et sûr par excellence.

En symbolique chrétienne, le rameau d'olivier fut donc l'emblème de la paix divine accordée au monde, et, par extension, de la paix dans les âmes, l'image, aussi, de la paix extérieure dans les rapports des humains entre eux. Et la colombe avec, dans son bec ou dans ses pattes, le rameau pacifique fut l'emblème du Christ dont la naissance a été saluée du chant des anges : « *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus, bonae voluntatis*[3] », du Christ dont le dernier souhait qu'il fit aux siens s'exprima par ces mots : que la paix soit avec vous, « Pax vobis[4] ». Saint Paul ne dit-il pas de lui que l'effusion de son sang réconcilia dans la paix le ciel et la terre[5] ; et, bien des siècles plus tôt Michée n'avait-il pas écrit : « C'est lui qui sera la Paix[6] ».

L'art chrétien des premiers siècles représenta souvent la scène de l'arche. De ce vaisseau qui a, le plus ordinairement, la forme d'une maison flottante ou d'un coffre (*arca*), Noé tend généralement les mains vers l'oiseau d'heureux augure.

---

[1] Voir *Regnabit*, décembre 1928, t. XVI, p. 7.
[2] Moïse, *Genèse*, VIII, 8-14.
[3] St Luc, *Évangile*, II, 14.
[4] St Luc, *Évangile*, XXIV, 36. — St Jean, *Évangile*, XX, 27.
[5] Cf. St Paul, *Épitre aux Colossiens*, I, 20.
[6] Michée, *Prophétie*, V, 4.

Dans cette scène, l'arche est l'emblème de l'Église ; et Noé, celle de l'âme chrétienne à qui le Christ-Colombe apporte sa paix que figure le rameau. En accord avec ce thème symbolique je figure deux documents de ces temps lointains : la pierre funéraire d'Exupère, à Rome (Fig. I) et un superbe anneau d'or, à chaton d'onyx gravé sur lequel l'arc-en-ciel pacifique apparaît au-dessus de la colombe[1] (Fig. II).

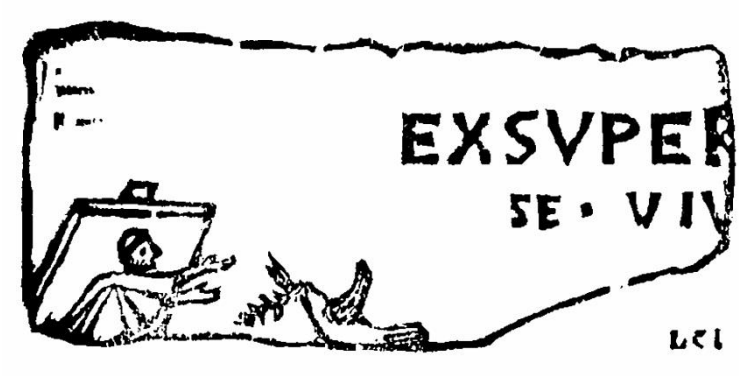


Fig. I. — La Colombe de l'Arche. Fragment d'épitaphe romaine, époque des Catacombes.

Fig. II. — La Colombe de l'Arche et l'Arc-en-ciel, premiers temps chrétiens.

Une autre épitaphe romaine montre un bateau qui transporte deux amphores, et sur le haut bord de sa poupe la Colombe christique apporte sa paix[2]. Rien en ce sujet n'évoque le souvenir du Déluge et de Noé : le navire est l'Église ; et c'est le cas de souvenir, en raison de son contenu, qui si l'Amphore fut dans l'antiquité l'emblème de la femme féconde, à cause de sa forme[3], elle fut aussi dans l'emblématique chrétienne un des emblèmes de la réserve eucharistique en raison de son caractère de vase à vin[4] (Fig. III).

[1] D'après Dom H. Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét.* t. I, vol. II, col. 2721 et 2726.
[2] D'après de Rossi, *Roma sotterranea*, t. II, pl. XLIX, n° 26.
[3] Voir L. Ch. L. *Le Sphinx*, in *Regnabit*, sept-oct. 1928 (t. XV, p. 139 et fig. VI).
[4] Cf. Dom Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét.*, t. III, vol. II, col. 2206, fig. 3119.

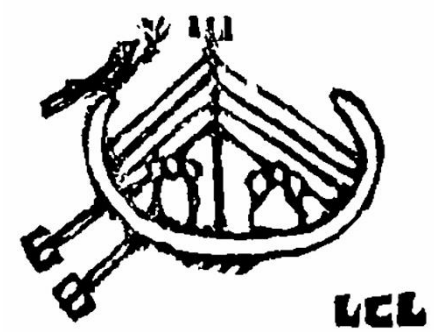


Fig. III. — La Colombe et le navire.
Gravure romaine des premiers siècles chrétiens.

Sur les anciens monuments, notamment sur beaucoup d'épitaphes catacombales de martyrs ou de simples fidèles, la Colombe apparaît avec le rameau, sans rien de plus qui puisse évoquer l'histoire du déluge ; c'est alors l'emblème du Christ décernant au défunt la suprême récompense de sa paix glorieuse ; ou si l'on veut, c'est l'obtention de la paix du Christ par l'âme à qui les souffrances du martyre ou la pratique des vertus chrétiennes ont mérité la paix dans la victoire ; car, souvent, dans l'art symbolique du christianisme, le rameau a le même sens triomphal que la palme.

VIII. — LA COLOMBE EMBLÈME DE L'AMOUR DU CHRIST.

Oiseau consacré à la déesse Vénus et symbole de l'amour humain chez les peuples anciens, la colombe a gardé ce même caractère d'oiseau d'amour dans la plus haute emblématique chrétienne. Et peut-être faut-il reconnaître aux colombes qui se becquètent sur les fresques des Catacombes le même sens emblématique, plus mystérieusement, plus discrètement exprimé, que celui des représentations du baiser d'Eros à Psyché par lesquelles nous sommes certains que le premier art chrétien voulut symboliser l'amour très tendre du Christ pour l'Âme aimante et fidèle ?

Il semble bien aussi qu'il soit possible de voir le Sauveur et son esprit d'amour dans la Colombe d'une bulle de plomb, d'époque romaine, autour de laquelle il est écrit : SI AMAS VENI, « Si vous aimez, venez[1] » (Fig. IV). Ce symbolisme a traversé nombre de siècles dans un demi-sommeil discret pour se réveiller au XIXe, sous le visage d'une très pitoyable imagerie dite « de piété ».

Fig. IV. — La Colombe sur bulle de plomb.
Premiers siècles chrétiens.

[1] Voir Macarius, *Hagioglypta*, p. 239.

Au début de cette même époque un auteur anonyme se faisait, plus heureusement que les graveurs d'« images pieuses », l'interprète du regain de faveur dont allait bénéficier la Colombe en tant qu'emblème de l'amour de Jésus-Christ. Décrivant une vision dont le Cœur ouvert du Seigneur était le centre, il s'exprimait ainsi : « Au travers de la plaie (du Cœur), j'aperçus une colombe plus blanche que la neige qui y faisait sa plus chère demeure, et faisait, par le battement de ses ailes sortir de ce beau cœur mille flammes d'amour qui se changeaient en langues de feu… Voyez ce Cœur, me dirent mes deux guides, c'est la demeure de l'Amour, c'est de ce Cœur qu'il procède et qu'il se répand sur ses fidèles amans[1] ».

On sait le lien étroit qui relie, depuis les plus anciens âges, le symbolisme de l'amour et le symbolisme du feu. Je ne m'arrête pas, à ce propos, à la présence de la Colombe sur un nombre très considérable de lampes chrétiennes des premiers siècles[2], mais je crois opportun de rappeler que la mystique du Moyen-Âge a fait des rapprochements entre l'amour de Dieu et du Christ pour l'homme, d'une part, et d'autre part le feu nouveau ; que le pontife allume et bénit en l'office liturgique du Samedi-Saint ; or, une antique légende disait que dans les premiers temps de l'Église, c'était une miraculeuse Colombe qui, en l'église principale de Jérusalem, apportait, à chaque veille de Pâques, le feu nouveau. Et le bon Guillaume de Normandie nous le dit, en son langage du XIIe siècle :

Iadis chascun au soleit l'en
En la cit de Ierusalem,
La veille de Pasque, veir
Un colump blanc venir, por veir,
Qui aportout le feu novel[3].

La Colombe, en ce rôle, était pour la terre, la messagère qui apportait à la fois le feu de l'amour divin et la lumière spirituelle.

IX. — LA COLOMBE, EMBLÈME DES DEUX NATURES DE JÉSUS-CHRIST.

II semble que ce soit au Ve siècle, saint Cyrille d'Alexandrie qui, dans deux de ses ouvrages[4], ait été le premier à parler de ce symbolisme un peu forcé, peut-on dire. Il le trouve dans les deux Colombes que les femmes d'Israël devaient offrir au temple, après leurs maternités, quand le temps de leur purification était achevé[5], et qu'offrit ainsi que les autres mères, la Vierge Marie[6].

Cyrille voit dans cette offrande l'image allégorique du Sauveur qui, de même qu'un pur et bel oiseau est descendu du ciel. Mais ce n'est pas tout : Le nombre des colombes

---

[1] X... *La Vision de l'amour divin*, Amiens, Caron-Vitet, 1828, p. 74.
[2] On fit même alors des lampes en forme de colombes. Voir une lampe de ce genre dans Fortunio Liceti, *De Lucernis Antiquorum Reconditis*, liv. VI, fig. 50.
[3] Guillaume de Normandie, *Le Bestiaire divin*, XXXIV. De Colump. Éd. Hippeau, p. 282.
[4] St Cyrille d'Alexandrie, *Glaphyr. in Levit*. liv. I. — *Esplan. in Luc*, II, 24.
[5] Moïse, *Lévitique*, XII, 1-8.
[6] St Luc, *Évangile*, II, 24.

dans le sacrifice du temple a pour Cyrille un sens typique : non qu'il y ait deux Christ, mais parce qu'en lui sont deux natures : il possède la divinité et l'humanité parfaites[1] ».

X. — LA COLOMBE, EMBLÈME DE LA VIERGE MARIE.

Parfois, mais assez rarement, la Colombe a figuré allégoriquement la Vierge Marie en raison des rapprochements que le *Cantique des Cantiques* fait entre cet oiseau et l'Épouse choisie entre toutes les autres femmes ; et aussi à cause du caractère d'emblème de la pureté parfaite par quoi la Colombe est en effet une image satisfaisante de Celle que les Byzantins appellent la *Panhagia*, « la Toute-Sainte » et que l'Église universelle acclame comme l'*Immaculée*. Dans ce rôle, la Colombe fut, presque toujours, représentée de manière qu'on ne peut lui donner une autre signification.

Et pourtant il est permis de se demander si certaines images médiévales de la Colombe mariale ne peuvent pas être suspectées d'hétérodoxie au regard de la foi catholique.

Jai été plusieurs fois obligé déjà, pour être sincère et moins incomplet, de faire allusion à ces groupements mystiques et secrets du Moyen-Âge peu connus, comme, par exemple, à la *Fede Santa*, dont Dante paraît avoir été l'un des chefs, et qui était « une sorte de tiers-ordre de filiation templière[2] » ; certains, parmi ces groupements hermétiques étaient en parfait accord avec la plus stricte orthodoxie, tout en détenant parfois pour eux des secrets séculaires étrangement troublants ; c'est le cas de l'*Estoile Internelle* qui n'a jamais compté plus de douze membres, et qui existe encore avec les manuscrits originaux du XVe siècle, de ses écrits constitutifs et de doctrine mystique. D'autres groupements plus répandus, au contraire, comme l'*Agla*, qui s'appuyait sur la Kabbale juive[3], ont dépassé le cadre du dogme catholique et sont entrés de plein pied dans le domaine des croyances que la Sainte-Église réprouve. C'est dans un de ces groupements que fut acceptée une assimilation complète entre la Personne du Saint-Esprit et celle de la Vierge Marie.

Cette opinion se basait sur une interprétation particulière de ce passage où la Genèse s'exprime ainsi :

« Dieu créa l'Homme à son image ; il le créa à l'image de Dieu : il les créa mâle et femelle[4] ».

Or si, dirent les maîtres de cette école, l'Homme, créé ainsi « mâle et femelle », l'a été à l'image de Dieu, c'est donc qu'il existe en Dieu un principe masculin et un principe féminin. Or, la féminité divine ne pouvant être ni le Père ni le Fils, ne saurait être que l'Esprit. Et, cherchant une présence et une action de cette féminité divine sur la terre, ils

---

[1] F. Piper, *De la représentation symbolique du crucifiement*, in *Bull. Monumental*, 3e sér. t. VII, (1861), p. 479.
[2] R. Guénon, *L'Ésotérisme de Dante*, p. 8.
[3] Chaque lettre de ce mot *Agla* est l'initiale d'un mot, et le tout forme l'un des emblèmes graphiques du Christ. Nous aurons à en traiter plus tard.
[4] Moïse, *Genèse*, I, 27. Traduct. Crampon, *La Sainte Bible*, p. 2.

pensèrent que le Saint-Esprit s'était véritablement incarné dans le corps humain de Marie au moment de l'Annonciation, et que celle-ci, ainsi divinisée en son élément humain, serait devenue mère du Fils de Dieu dès l'instant où « la Vertu du Très-Haut » (c'est-à-dire du Père) « la couvrit de son ombre ». Jésus, d'après cette théorie, serait donc le fruit de la Divinité complète sous ses deux aspects masculin et féminin.

Et voici une preuve nouvelle de ce que *Regnabit* a maintes fois affirmé : Toute interprétation du divin qui se fait en marge de l'Église, et qui ne se réfère pas aux données très précises de la tradition catholique, expose ses auteurs à de fantaisistes et souvent pernicieuses déviations.

Si le catholique doit repousser ces interprétations, l'iconographe peut bien toutefois se demander si elles n'ont pas laissé des traces dans l'iconographie du Moyen-Âge et des deux siècles qui l'ont immédiatement suivi.

En effet, certaines Colombes-Saint-Esprit, de ces époques, sont stylisées d'une façon tellement exagérée que l'oiseau n'a plus son aspect naturel, mais qu'il se rapproche étrangement de la forme de la lettre initiale du nom de Marie, **M**. C'est le cas d'une Colombe peinte sur un petit panneau de bois provenant de l'église paroissiale de Fontevrault[1] (Maine-et-Loire), XVIe s. (Fig. V).

Fig. V. — Panneau de bois peint, XVIe s. provenant de Fontevrault (M.-et-L.).
0 m 32 × 0 m 24.

Certains vitraux du Moyen-Âge présentent des Colombes qui se rapprochent du même type[2].

XI. — LA COLOMBE, EMBLÈME DES APÔTRES ET DE L'ÂME FIDÈLE.

L'art qui suivit de près la paix de Constantin représenta souvent par douze Colombes les Apôtres du Seigneur ; sur un des côtés plats de l'autel de Saint-Victor de Marseille, les Colombes vont, six à six, vers le Monogramme constantinien du Christ[3].

[1] À M. l'Abbé Deschamps, curé de Vézières (Vienne), (1905).
[2] Voir L. Cloquet, *Éléments d'Iconogr. Chrét.* p. 103.
[3] Gravure d'après le Cte Grimouard de St Laurent, *Guide de l'Art Chrétien*, t. II, p. 67.

Saint Paulin de Nole nous dit qu'en sa ville épiscopale une croix était entourée de douze Colombes dans lesquelles il faut voir les Apôtres :

« Qui coronæ sunt Apostoli

Quorum figura est in Columbarum choro[1] ».

Sur une grande mosaïque de Saint Clément de Rome, une croix où figure le corps de Jésus est parsemée de douze Colombes dont le sens ne saurait faire hésiter[2].

La Colombe, très souvent, figure l'âme fidèle dans l'art chrétien de tous les temps : dès les origines on la voit la tête entourée du nimbe de la sainteté (Fig. VI), ou bien adorante de chaque côté du Monogramme sacré de Jésus-Christ[3], ou de l'un de ses emblèmes indiscutables, ou même au repos sur les deux branches de la croix.

Fig. VI. — La Colombe nimbée, d'après de Rossi.
Inscript. christ. t. I, p. 155 et t. II, p. 313.

Au Moyen-Âge, les maitres de la spiritualité se plurent en des comparaisons ingénieuses et compliquées entre les différentes parties du corps de la Colombe et les qualités de l'âme sainte : au XIIe siècle, Hugues de Saint-Victor, par exemple, voit dans les deux ailes de l'oiseau l'amour de Dieu et l'amour du prochain qui élèvent les âmes ; ses yeux, la couleur de son plumage et de ses pieds furent aussi le motif d'allégories plus subtiles que bien justifiées, mais éminemment anagogiques, c'est-à-dire propres à tourner l'esprit humain vers Dieu… et c'était le seul but poursuivi par toute cette zoologie mystique du Moyen-Âge où le fictif, l'étrange, le monstrueux côtoient sans cesse le naturel les plus naïf et le plus simple.

XII. — LA COLOMBE, EMBLÈME DE L'ÉGLISE.

Les plus anciens textes comparent l'Église à la Colombe parce que celle-ci est l'emblème de la pureté et de la fidélité conjugale[4]. « Comme la Colombe, disait au IVe siècle saint Cyprien, l'Épouse du Christ ne peut-être souillée : elle est pure et sans

[1] St Paulin de Nole, *Epist.* XXXII, in Migne, *Patrol. lat.* LXI, 336.
[2] Voir Bottari, *Sculture e pitture di Roma*, L, 118.
[3] Cf. Dom L. Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét.* t. III, vol. II, Vbo Colombe.
[4] Même symbolisme dans Elien, *De animalibus*, liv. III, chap. XLIV, et dans Horapollon, *Hiéroglyphica*, liv. II, 30.

corruption, ne connaît qu'une demeure, et garde avec une chaste pudeur la sainteté d'un seul foyer[1] ».

D'accord avec tous les Pères et les doctes écrivains catholiques, Hugues de Saint-Victor voit, dans la Colombe aux pieds rouges, l'image de l'Église qui, aux premiers siècles de son existence ne se tint debout que les pieds rougis du sang de ses martyrs[2]. Même thème au XIIIe siècle sous la plume de l'abbesse Herrarde de Landsberg[3].

Pour d'autres, le Christ seul est la vraie Colombe divine qui appelle en son Colombier, c'est-à-dire « en saincte Église », les colombes ordinaires qui sont les âmes, ou encore les nations de la chrétienté. Une version médiévale que cite le savant abbé J. Corblet dit textuellement : « cascum ior nos assamble en son colombier, c'est toi, saincte Yglise, les diverses nations[4] ».

XIII. — LES COLOMBES COLORIÉES, LA TOURTERELLE, LE CORBEAU.

Les « Bestiaires » français du XIIe siècle et du XIIIe, et notamment ceux publiés par le P. Cahier[5], parlent de la *Colombe rouge*, sans que l'on sache bien de quel oiseau véritable ils veulent parler ; peut-être s'agit-il sous des amplifications fort ordinaires aux voyageurs de ces époques, de la colombe dite « poignardée » qui porte des plumes rouges à sa poitrine ?

L'un de ces « Bestiaires » voit en elle Jésus ensanglanté qui, par l'effusion de son sang « vie et joie nous rendit » :

> « Li roges colombs, per reison
> Signefie la Passion
> On Ihu son sanc espandit
> Qui vie et veie nous rendi[6] ».

Nous sommes mieux fixés quant à la *Colombe noire*, qui est la Corneille mantelée, le plus intelligent, le plus sociable, le plus doux de tous les corvidés, et les vieux mystiques lui font répéter les paroles de l'Épouse dans le Cantique de Salomon, dont l'Église prête quelques mots à la Vierge Marie elle-même : « Je suis noire, mais je suis belle[7], ô fille de Jérusalem, comme les tentes de Cédar, et comme les pavillons de Salomon. Ne prenez pas garde à mon teint noir : c'est le soleil qui m'a brûlée[8] ». Et par là faut-il entendre le Soleil d'Amour qu'est le Christ, qui pénètre et embrase les âmes.

---

[1] St Cyprien, *De Cath. Ecclesiae unitate*, VI.
[2] Hugues de Saint-Victor, *Op. cit.*
[3] Herrarde de Landsberg, *Hortus deliciarum*, ap. Didron, *Iconograph. Chrét*. p. 405.
[4] J. Corblet, in *Revue de l'Art Chrétien*, an. 1898, p. 393.
[5] Ch. Cahier, *Mélanges archéol*. et *Nouveaux Mélanges archéol*.
[6] Cahier, *Mélanges archéol*. t. III, p. 275 et suiv.
[7] Voir *Bréviaire romain*, — *Office de la Sainte Vierge Marie*, 2e Ant. des Vêpres.
[8] Salomon, *Le Cantique des Cantiques*, I, 5 et 6.

Par ailleurs, presque tout ce qui concerne le symbolisme christique de la Colombe ordinaire fut attribué à la « *Colombe noire* » emblématique. Ce symbolisme de la Corneille fut surtout en faveur chez les mystiques des chrétientés orientales qui en font un des emblèmes de l'Église, sans doute d'après Horapollon[1] qui la donne comme le symbole de la fidélité conjugale, lui qui assure que les colombes ordinaires mettent à mort celles qui parmi elles deviennent adultères[2]. D'autres louent surtout la sollicitude maternelle de la Corneille, et c'est un titre de plus pour elle. En certaines contrées de France on l'appelle « la Religieuse[3] », la moniale, parce qu'elle doit à sa prédilection pour l'habitat des clochers et des tours monastiques de se réveiller chaque jour au son des cloches de l'office matutinal.

La *Tourterelle* n'est ni la colombe, ni la palombe des bois. Les symbolistes profanes l'ont pris comme l'un des emblèmes de l'amour naturel de l'homme et de la femme, alors que les « Bestiaires » en font particulièrement l'image du Christ et de l'Église, du Christ et de l'Âme[4]. Le *Bestiaire Arménien* en fait, en plus, l'emblème de l'âme solitaire et priante[5].

Quant au *Corbeau*, il doit au récit biblique du Déluge[6], comme à sa couleur et à son caractère, d'être dans le symbolisme chrétien l'antithèse née de la Colombe et de la Tourterelle. En raison de son caractère sauvage et de ses mœurs basses, il l'est aussi de la Corneille. Et quand ces divers oiseaux figurent le bon Sauveur, lui représente le mauvais adversaire, le Satan.

Loudun (Vienne).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

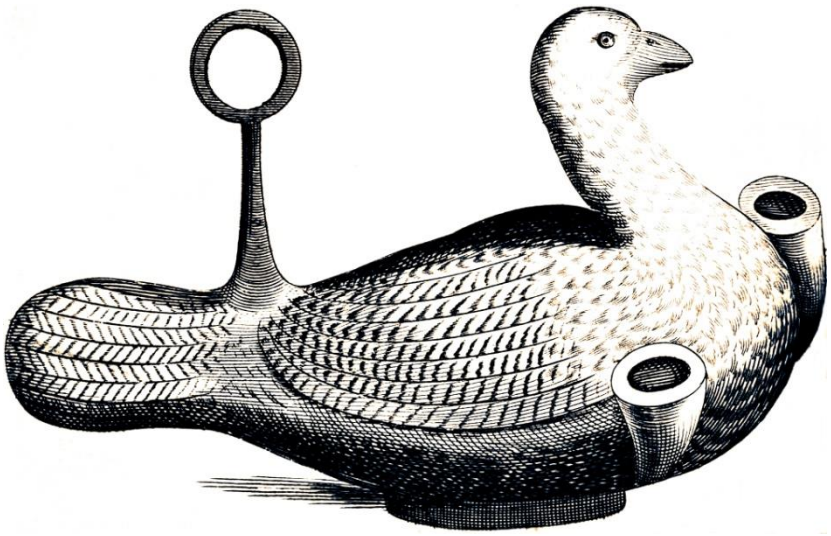
---

[1] Horapollon, *Hieroglyphica*, II, 32.
[2] Horapollon, *ibid*. liv. II, 30.
[3] Cf. P. Conil, *Encyclopédie*, t. I, p. 497.
[4] Cf. Ch. Cahier, *Mélanges Archéol*. t. III, p. 262-265.
[5] Moïse, *Genèse*, VIII, 8.
[6] Ch. Cahier, *Nouv. Mélanges Archéol*. 1874, p. 135.

DOCUMENTATION ANNEXE.

P. 4, note 2 : « *VIII. — LA COLOMBE EMBLÈME DE L'AMOUR DU CHRIST* ».

Fortunio Liceti, *De Lucernis Antiquorum Reconditis,* 1652, liv. VI, fig. 50. Colombe sur lampe chrétienne des premiers siècles.

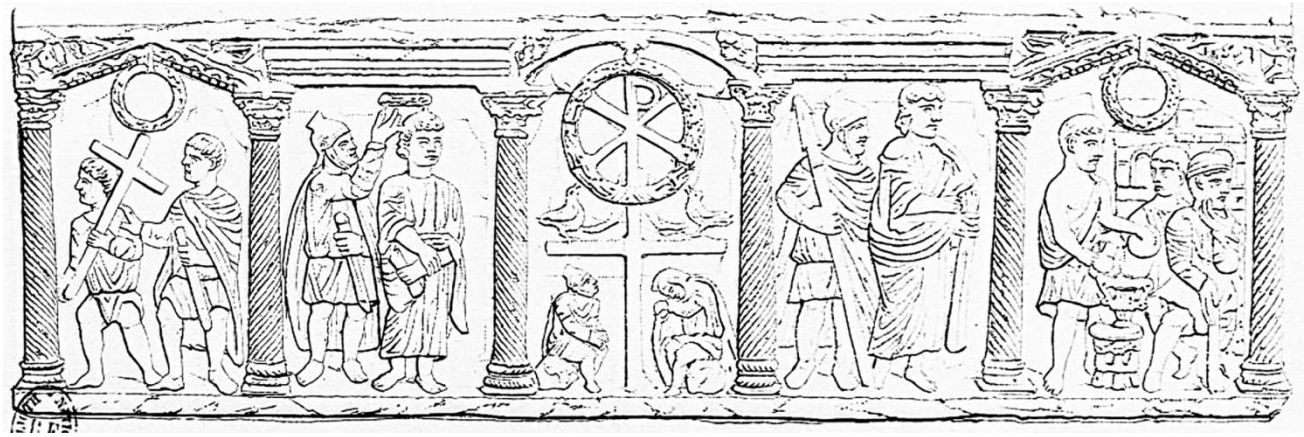


P. 6, note 3 : « *XI. — LA COLOMBE, EMBLÈME DES APÔTRES ET DE L'ÂME FIDÈLE* ».

Grimouard de St Laurent, *Guide de l'Art Chrétien,* t. II, p. 67. Les douze Apôtres autour du Monogramme constantinien du Christ. Autel de Saint-Victor à Marseille.

P. 7, note 3 : *id.*

Henri Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét.* t. III, vol. II, col. 2218, fig. 3129. La colombe adorante, figure de l'âme fidèle.



Sarcophage Chrétien.